REPUBLIQUE ET CANTON DE GENEVE
Département de l'instruction publique, de la formation et de la jeunesse
Service écoles-médias
Secteur Formation

FILMAR en América Latina

Dossier pédagogique sur le film *« Même la pluie »*

Espagne, Mexique, France - 2010 - 104 min - vo espagnole, str fr - dès 12 ans

Document pour les enseignant-e-s



Cette séquence pédagogique peut facilement occuper 6 périodes, en particulier si vous ajoutez la lecture du chapitre qui a inspiré le film ou les textes proposés en annexes dans les deux dossiers (enseignant-e-s et élèves).

Le sujet est dense et complexe, mais abordable, avec des pauses et des discussions adaptées, en fin de CO comme au Secondaire II.

Il permet principalement de traiter des thèmes de la colonisation et de la mondialisation, mais aussi de prendre le temps de profiter de la richesse d'une œuvre cinématographique, d'en apprécier le langage, de questionner notre regard de spectateur, que ce soit face au film ou face à l'Histoire et à la misère passée et présente de certains endroits du monde.

Dans les grandes lignes, la proposition du dossier est la suivante : les élèves prennent connaissance des oeuvres, dialoguent et posent leurs questions tout en complétant des fiches à mesure. Ils peuvent ensuite, par exemple, disposer de ces fiches lors d'un test noté. Des questions d'épreuve sont d'ailleurs aussi proposées.

La valeur pédagogique de ce film a été reconnue déjà par bon nombre de spécialistes. Nous pouvons donc ici profiter de ces analyses.

Lien pour les informations en ligne : https://edu.ge.ch/site/plancinema/filmar-2015/espagnol/

Thèmes	Table des matières
Géographie,Histoire, Economie, Cinéma Amérique du Sud Colonisation, mondialisation, exploitation des ressources Accès à l'eau, privatisation Sens et structure d'un film, Réactions, émotions, point de vue des spectateurs.	I. Présentation des documents …….. p.2 II. Le film …… p. 3 III. Réponses aux questionnaires …… p. 8 IV. Des pistes pour des questions d'examen p. 20 V. Compléments d'information ……..…. p. 22 VI. Références …… p. 30

I. PRESENTATION DES DOCUMENTS

1. AVANT LE FILM : LE LIVRE ET SON AUTEUR

Avant le visionnement, il vous est recommandé de proposer la lecture du **chapitre 1 de « *L'Histoire populaire des Etats-Unis* »** qui se trouve peut-être déjà dans votre Cedoc[1] et sur lequel le film (en fait le film dans le film...) est basé. Ce dernier est d'ailleurs dédié à **Howard Zinn**, qui a participé à l'écriture du scénario, mais est décédé[2] avant sa sortie en salles. Ce livre important existe dans sa version première, mais aussi dans une adaptation pour les adolescents[3] (qui est surtout plus courte, mais préserve l'essentiel du propos).

Une fiche de lecture simple est aussi disponible si vous le souhaitez :

https://edu.ge.ch/site/plancinema/wp-content/uploads/sites/37/2024/10/Zinn_questions.pdf

2. LE DVD

Liste des Cedocs où le dvd est disponible: SEM, Foron, Gradelle, Nicolas-Bouvier, Calvin, André-Chavanne, De Candolle, De Saussure, Henry-Dunant, Madame-de-Staël, Alice-Rivaz, Sismondi, Aimée-Stitelmann, CFPC-Jonction, CFP Technique (liste sur Flora). Il est aussi disponible en VOD.

---

1 La lecture du chapitre 1 de «*L'Histoire populaire des Etats-Unis* » d'Howard Zinn. Ce texte existe en version originale (traduite en français (Disponible à Chavanne, Staël, Uldry, Sismondi, Voltaire, Alice-Rivaz, CFP Technique, Claparède, Bouvier, Rousseau, De Saussure, Ella-Maillart, Emilie-Gourd) et dans une version pour les adolescents (principale différence: le temps de la lecture / Disponible dans une vingtaine de nos établissements, voir sur Flora)).

2 *L'universitaire américain Howard Zinn, dont l'histoire alternative des Etats-Unis est devenue culte pour des millions d'Américains, est décédé à l'âge de 87 ans (…) Militant contre la guerre du Vietnam et champion de la lutte pour les droits civiques des Noirs aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale, M. Zinn était à l'avant-garde de la mutation sociétale du pays entre les années 1950 et 1970. Mais il était surtout célèbre pour son livre* ***Une histoire populaire des Etats-Unis****, qui s'est vendu à des millions d'exemplaires dans le monde.*

"Ses écrits ont changé la façon de voir de toute une génération et contribué à ouvrir de nouvelles voies pour comprendre l'histoire et son rôle crucial dans nos vies", a dit un jour à son sujet le célèbre intellectuel de gauche, le linguiste Noam Chomsky, selon le Boston Globe.

Le Monde, 28.01.2019, « Mort de l'historien américain Howard Zinn, figure de la gauche américaine », https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2010/01/28/deces-de-l-historien-americain-howard-zinn-figure-de-la-gauche-americaine_1298236_3382.html

3 *Howard Zinn a adapté, avec Rebecca Stefoff, sa monumentale et fameuse Histoire populaire des États-Unis pour la mettre à la portée des plus jeunes et de tous. Il y retrace de façon synthétique et plus accessible l'histoire des États-Unis du point de vue des esclaves, travailleurs, immigrés, femmes, Indiens, et de toutes les minorités dominées en dépit de qui l'histoire officielle des USA a jusque-là été écrite. Récit très éclairant des politiques et des résistances successives qui ont constitué les Etats-Unis, c'est un ouvrage plus que jamais indispensable à l'heure les mouvements de décolonisation et d'émancipation des minorités américaines*.

(Science Po Librairie, https://www.librairie-sciencespo.fr/livre/9791030705867-une-histoire-populaire-des-etats-unis-pour-les-ados-howard-zinn/)

3. PRÉSENTATION DES DOSSIERS

Il y a donc un dossier pour les élèves et un autre pour vous. Vous pourriez aussi souhaiter distribuer des textes de ce dossier, raison pour laquelle ils sont présentés ici sous forme de fiches.

Le dossier élève :

Comme décrit dans sa page 1, il se compose de trois parties.

Nous vous proposons de regarder le film avec la fiche 1 (prise de notes réparties sur les deux époques du film afin de commencer à distinguer ce qui en fait l'épaisseur (les définitions de la mise en abyme et de l'analogie sont donc aussi proposées en p. 1)).

La seconde fiche est un retour sur quelques scènes à reprendre en classe. Il y a chaque fois une question de description, suivie d'une question de fond. Dans le dossier enseignant, vous trouvez le minutage et des propositions de réponses. Ces questions s'attachent à faire réfléchir sur la mise en scène au service du propos du film. Pour les sujets plus directement liés aux événements traités dans le film, vous trouvez des textes dans les annexes (colonisation – guerre de l'eau).

Vous pourriez décider de laisser les élèves compléter eux-mêmes la troisième fiche. Forts du travail réalisé en amont, ils proposent des analyses, cette fois en partant des personnages. A nouveau des propositions de réponses sont dans le présent dossier.

Le dossier pour les enseignant-e-s

Il contient donc des propositions de réponses, mais aussi bon nombre d'analyses pertinentes, le tout réparti par thèmes. Il est aussi possible d'utiliser ces fiches avec les élèves si vous le souhaitez (petites présentations en classe, discussion, matière pour l'examen).

II. LE FILM

LES GRANDES LIGNES

Vous pourriez souhaiter parler d'Icíar Bollaín, la réalisatrice, ou du scénariste, Paul Laverty (il a travaillé à de nombreuses reprises avec le célèbre réalisateur britannique Ken Loach).

Les premières versions du scénario écrites par Paul (Laverty) se déroulaient entièrement au XVe et XVIe siècle. Elles relataient les voyages de Colomb et ses premières années au « Nouveau Monde ». Le personnage central était Bartolomé de Las Casas. C'était une histoire passionnante mais Paul a eu envie d'aller plus loin, de confronter ce récit à notre histoire contemporaine.

Une nouvelle version a vu le jour, elle mettait en parallèle l'exploitation et la résistance des Indiens au XVIe siècle et la situation, aujourd'hui, en Amérique Latine. La guerre de l'eau qui a eu lieu en 2000 à Cochabamba, fournissait le parfait exemple de résistance civile à la privatisation d'un bien essentiel plus précieux encore que l'or : l'eau.



MÊME LA PLUIE raconte le tournage d'un film d'époque dans une Bolivie déchirée par les conflits de l'eau. Paul a souhaité dédier le film à son ami Howard Zinn, mort au début de l'année.

Cet historien radical américain, auteur d' une « Histoire populaire des États-Unis », l'a beaucoup aidé dans ses recherches pour le film.

Réaliser ce film était un véritable défi, cela revenait à réaliser trois films en un : tout d'abord un film d'époque, mais aussi un film sur un conflit récent, et enfin un film sur le tournage d'un film d'époque.

Maintenir la tension et faire progresser le récit à travers les trois histoires en maintenant l'intérêt du spectateur était un challenge. Mais en réalité la complexité du projet était un cadeau : un réalisateur a rarement l'occasion de travailler un matériau aussi original et riche, ayant de surcroît une telle résonance avec un des conflits les plus cruciaux de notre époque. (…)

MÊME LA PLUIE est de loin le film le plus compliqué que j'ai réalisé. Plus qu'une aventure, un défi pour chacune des personnes engagées dans ce projet. Comment manger un éléphant ? Morceau par morceau. Comment faire un film avec autant de figurants, de personnages, d'action ? Plan par plan. C'est comme ça que j'ai pris les choses, en planifiant minutieusement chaque scène, en choisissant et en dirigeant chaque figurant, en travaillant phrase par phrase avec les acteurs qui pour certains n'avaient jamais joué auparavant, en me reposant sur des équipes techniques et artistiques espagnoles comme boliviennes remarquables. Icíar Bollaín (Dossier de presse)

J'ai écrit un scénario qui veut donner le point de vue des perdants : Indiens massacrés par les Espagnols, peuple dépossédé de ses ressources naturelles par les sociétés transnationales.

Paul Laverty (Ciné-dossiers)

À contre-courant de la vision européocentriste que traduisent des expressions comme la «découverte» de l'Amérique ou du «Nouveau monde», Icíar Bollaín, la réalisatrice de *Même la pluie*, rejoint l'historien américain Howard Zinn — à qui le film rend hommage — pour donner de l'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles une vision beaucoup moins romantique, fondée sur des documents d'époque dénonçant le sort réservé aux Indiens par les premiers conquistadores.

Le sermon d'Antonio Montesinos, prononcé en 1511 et évoqué dans le récit du moine dominicain Bartolomé de las Casas quarante années plus tard, sert ainsi de base à une approche largement détachée du mythe des « grands navigateurs » et de leurs exploits. Ce regard critique, c'est celui d'Icíar Bollaín, mais aussi celui de Sebastian, jeune réalisateur qui compte parmi les principaux personnages de *Même la pluie*. A cette fin, il emmène Costa, son producteur, ainsi que ses acteurs et techniciens dans les Andes boliviennes où il est vite confronté à la «guerre de l'eau», qui oppose alors les habitants de Cochabamba à une puissante multinationale. Le soulèvement populaire, qui sonne comme un rappel des luttes indiennes passées, compromet bientôt la participation des locaux au film et notamment celle de Daniel, leader du soulèvement populaire précisément chargé d'incarner le chef rebelle des Indiens Taïnos dans le film de Sebastian. Toute l'équipe est ainsi placée devant un cas de conscience : faut-il accorder la priorité à un film censé dénoncer la condition des Indiens dans le passé ou bien à une situation d'urgence qui met précisément le tournage de ce film en péril et réclame un autre type d'investissement dans la lutte contre les injustices ?

C'est autour de cette question que se tisse l'intrigue de *Même la pluie*, fondée sur les positions adoptées par chacun face à cette situation inattendue, qui confronte deux époques éloignées dans le temps pour **mieux faire ressortir les rapports de force identiques** qui les caractérisent.

(Dossier des Grignoux)

LE SYNOPSIS

Une équipe espagnole réalise en Bolivie un film dénonçant la violence de la conquête de l'Amérique par Christophe Colomb et l'asservissement des Indiens. Pendant le tournage, des manifestations éclatent pour contester la privatisation de l'eau par une multinationale américaine. L'autochtone qui joue le rôle principal du film est le leader de la contestation.

Écrit par Paul Laverty (scénariste de Ken Loach), *Même la pluie* s'inspire à la fois de faits historiques (la défense des indiens par les prêtres dominicains espagnols Antonio de Montesinos et Bartolomé de las Casas) et de faits contemporains : en avril 2000, à Cochabamba en Bolivie, une multinationale obtient la privatisation et le monopole de l'eau. Les habitants bloquent la ville. L'état d'urgence est décrété, la police intervient violemment… Mus par l'envie de confronter ce récit d'actualité à l'Histoire, et donc de montrer **la résistance des Indiens** aujourd'hui comme au XVIe siècle, Icíar Bollaín et Paul Laverty signent un film dense et maîtrisé dont l'engagement politique n'occulte pas la nuance et la complexité des sujets abordés. L'originalité du film tient dans sa construction en abyme propre à stimuler des réflexions sur la persistance des rapports de domination et d'exploitation ainsi que sur les ambigüités de la représentation de l'Histoire au cinéma. (Les Cinés-Dossiers – Collection pédagogique)

« "Même la pluie" : le cinéaste et les conquistadors », Le Monde, 4 janvier 2011

Iciar Bollain filme une équipe de cinéma espagnole venue en Amérique réécrire l'histoire.

Une équipe de cinéma menée par le réalisateur Sebastian (Gael Garcia Bernal) et le producteur Costa (Luis Tosar) débarque à Cochabamba, au centre de la Bolivie, en l'an 2000. La production entend profiter des collines verdoyantes et de la population quechua pour faire croire à de futurs spectateurs qu'on est à l'intérieur des îles Caraïbes, aux premiers temps de la conquête de l'Amérique par les Espagnols.

La générosité du projet se heurte aux contraintes économiques, incarnées par le producteur Costa, à qui Luis Tosar prête son machisme tranquille. Il est question de salaire, de compromission avec les autorités locales, d'arrangements avec la réalité historique (les Quechuas boliviens ont autant à voir avec les Caraïbes qui ont accueilli Colomb que les Sardes avec les Bulgares). (...) Des films sur le cinéma, on en a vu beaucoup. Des longs métrages qui s'interrogent sur la nature postcoloniale de la chronique de l'histoire des opprimés par les oppresseurs, il y en a beaucoup moins.

Mais les filmographies d'Iciar Bollain et Paul Laverty ne sauraient mentir, et l'indignation reprend bientôt ses droits. Le scénariste a situé son histoire à ce moment et à cet endroit parce que, en 2000, Cochabamba a été secouée par de violentes manifestations déclenchées par la privatisation du service public de l'eau. Bientôt, *Même la pluie* devient la chronique de cette révolte emmenée par un habitant des bidonvilles qui se trouve avoir décroché le premier rôle indigène du film que tournent les Espagnols. Cette réincarnation d'Hatuey, l'un des premiers chefs taïnos à prendre les armes contre les conquistadors, devient une de ces figures saintes qui traversent parfois les films de Loach.

Parallèlement, le producteur obsédé par l'argent connaît une épiphanie politique en traversant les manifestations sauvagement réprimées des habitants de Cochabamba pendant que la figure ambiguë du réalisateur perd peu à peu de l'importance. Si bien que *Même la pluie* perd de sa complexité pour n'être plus - ce qui est déjà pas mal - qu'un drame historique défendant la juste cause des peuples indigènes.

LA STRUCTURE DU FILM

La mise en abyme

Même la pluie est construit sur une mise en abyme accrocheuse : l'équipe de tournage d'un film relatant l'arrivée de Christophe Colomb sur le Nouveau Monde s'installe à Cochabamba en Bolivie et se retrouve confrontée aux émeutes de la « guerre de l'eau », opposant les habitants à la multinationale américaine qui privatise l'eau et aux dirigeants qui viennent de lui « vendre même la pluie ». Les passerelles d'un tel scénario, fondé sur le principe du « film dans le film », entre deux époques et deux communautés, fonctionnent parfaitement. Certaines scènes de reconstitution historique mêlent habilement les thématiques et les époques afin de mettre en évidence qu'en Amérique Latine le combat pour l'égalité et les droits humains remonte aux premières résistances à la conquête coloniale et à la dénonciation de sa violence. Même la pluie est un film sur les leçons de cette histoire : porter la voix des victimes d'hier et d'aujourd'hui ; dénoncer la permanence des formes de l'oppression, des conquistadors à la mondialisation ; réveiller les consciences contre la violence toujours à l'œuvre lorsque le modèle de domination coloniale se réinvente. (Ciné-dossiers)

Le scénario de *Même la pluie* est riche et original, et sa lecture peut se faire à trois niveaux: celui des exactions commises par les conquistadores espagnols du XVIe siècle, celui des aléas de la réalisation d'un film (défections des figurants, frictions entre les acteurs, difficultés matérielles du tournage, etc.) et enfin celui des conflits politiques et sociaux de la Bolivie d'aujourd'hui, avec les implications personnelles qu'elles entraîneront pour chaque individu. Le passage d'un niveau à l'autre se fait harmonieusement, la cinéaste ayant parfaitement réussi à maîtriser le récit et à en conserver sa fluidité, en recourant parfois au noir-blanc d'une caméra vidéo enregistrant des scènes de tournage, permettant ainsi de distinguer clairement les différents niveaux de lecture et les variations de points de vue. (ciné-feuilles)

(…) le procédé de **la mise en abyme** utilisé dans le film participe à la construction d'un point de vue critique sur la réalité. Dans le cas de *Même la pluie*, les motivations du scénariste à recourir à un tel procédé sont clairement expliquées par Paul Laverty dans un entretien où il dit être intéressé non pas par l'idée même du «film dans le film» mais bien par la possibilité que lui offrait la mise en abyme de mettre en parallèle deux réalités séparées par un intervalle de cinq siècles.(…)

Le procédé de la mise en abyme utilisé dans *Même la pluie* permet de confronter habilement deux périodes historiques. Par rapport aux événements qui se sont déroulés dès la fin du XVe siècle aux Antilles, l'épisode de Cochabamba permettait en effet de retrouver le même rapport de domination et d'exploitation des Indiens par les Occidentaux, une même répression violente de leurs droits les plus fondamentaux et un même combat avec, à leur tête, un même leader emblématique: Hatuey et Oscar Olivera, tous deux incarnés dans le film par le même personnage: Daniel. L'objectif est donc ici de comprendre comment cette **mise en regard de deux époques participe elle aussi à la construction d'un point de vue sur la réalité.** (Les Grignoux)

C'est un film sur la révolte contre les deux fléaux mis en parallèle : colonisation et mondialisation à outrance. Ce film montre la réalité quotidienne des Boliviens et des Boliviennes (une place importante est faite aux figurantes) : chômage (la foule au casting des figurants), pauvreté (2 dollars par jour), corruption (tout s'achète, y compris le directeur de la prison), racisme à l'égard des Indiens (xénophobie des « élites » municipales), pillage des ressources. (Ciné-dossiers)

(…) la réalisatrice, qui a construit entre les deux situations un certain nombre **d'analogies** thématiques. Une fois ces analogies identifiées, il s'agira de les approfondir en élargissant la comparaison aux domaines généraux mis en parallèle: les rapports de supériorité des uns sur les autres, l'appropriation des ressources naturelles ainsi que les violences qui leur sont liées.

(Les Grignoux) + Analyse d'images: https://www.grignoux.be/dossiers/288/Meme_la_pluie

Les thèmes sur lesquels porte la comparaison sont essentiellement la confiscation des ressources naturelles (l'or/l'eau), la répression (représentée dans les deux cas par des Indiens poursuivis par des hommes armés et secondés par des chiens), la privation de liberté (les prisonniers étant encordés par la nuque à un tronc d'arbre renversé dans un cas et enfermés ensemble dans un cachot sombre et minuscule dans l'autre) et l'atteinte à l'intégrité physique (mutilation des Taïnos d'une part, coups et blessures sur les Quechuas d'autre part) jusqu'au lynchage avec l'exemple des blessés entassés à l'hôpital ou au meurtre collectif avec l'exemple de Hatuey et des autres Indiens brûlés vifs.

La manière dont le film fait ressortir ces ressemblances traduit ainsi un point de vue très dur et très critique tant sur la réalité d'aujourd'hui que sur la réalité d'hier. (Les Grignoux)

LE MAKING OF

« Making of » est une expression utilisée pour désigner un reportage effectué sur les coulisses d'un plateau de tournage. Le document qui en résulte contient entre autres des anecdotes de la vie sur le plateau, les traces du travail des techniciens, du montage des décors, des interviews du réalisateur, du producteur, des acteurs, des techniciens... Il montre également les acteurs pendant leurs moments de pause...

Dans le cas de *Même la pluie*, le *making of* du film sur Christophe Colomb a une fonction bien particulière, essentiellement didactique : les premières scènes tournées par Maria ont ainsi pour but d'expliciter une intrigue complexe voire confuse puisqu'elle se joue sur deux niveaux narratifs distincts, avec deux histoires à la fois emboîtées et juxtaposées et des acteurs jouant, pour certains d'entre eux, un **double rôle** selon qu'ils incarnent les personnages de *Même la pluie* (acteurs espagnols et Indiens quechuas) ou ceux du film tourné dans les Andes (conquistadores et Indiens Taïnos). Concrètement, cette fonction didactique du making of se traduit au début du film par le tournage de plans où les acteurs présentent à tour de rôle et face à la caméra le personnage qu'ils vont incarner dans le film de Sebastian, et par le tournage de courtes scènes où Costa et Sebastian parlent de leur film, des conditions de tournage qui vont être les leurs, du lieu choisi pour planter le décor... en somme, des scènes qui permettent aux spectateurs du film de mieux maîtriser tout le contexte de l'action.

Tous ces portraits qui apparaissent au début du film sont présentés en noir et blanc, une marque formelle qui, toujours sur un plan didactique, permet d'ailleurs de différencier ces images des autres séquences qui seront ensuite tournées par Maria, la jeune vidéaste. Par la suite en effet, plus rien ne permettra de différencier — d'un point de vue formel en tous cas — les images tournées par les trois caméras qui se côtoient dans *Même la pluie* : celle de Maria, celle de Sebastian (ou de ses techniciens) et celle d'Icíar Bollaín (ou de ses techniciens).

(Les Grignoux, p. 12)

III. REPONSES AUX QUESTIONS DES FICHES 1& 2

Pour un suivi de l'ensemble, les réponses sont entrecoupées d'informations brèves sur les autres scènes. Le tout est minuté.
L'objectif des questions de la fiche 1 est de récapituler l'ensemble du film et d'observer mise en abyme et analogies. Celui de la seconde fiche est d'analyser des scènes afin d'engager une réflexion sur ce que le scénario veut démontrer.
Pour ce qui est des sujets abordés (colonisation, guerre de l'eau), ce sont les documents annexes qui proposent des compléments d'information.

Question du dossier :
01'19" à – 05'15. 1. LE CASTING

A la mémoire de ***Howard Zinn****, auteur de l' « Histoire populaire des Etats-Unis », voir chapitre 1 (version normale ou pour les adolescents).*

*Lieu et date :****Cochabamba, Bolivie, 2000***

Longue file d'attente, Costa (Le producteur) et Sebastian (Le réalisateur) arrivent.
« Ils (les candidats pour le casting) *sont désespérés »,*
Il y a assez de monde, Costa (pragmatique) propose de les renvoyer. Sebastian (idéaliste) ne veut pas les décevoir.
Daniel réclame que chacun ait sa chance comme c'est indiqué sur la publicité du casting.
Sebastian pense qu'il sera parfait pour le rôle d'Hatuey, Costa qu'il ne sera qu'une source de problèmes.

Identifiez ce qui se dessine en réflexion de fond

Le décor et la situation nous font comprendre la pauvreté qui règne en Bolivie.
Les Amérindiens seront les figurants, les exploités.

Il en va de même avec También la lluvia, qui s'inscrit également dans une perspective collective, ce que plusieurs éléments permettent de souligner, comme la scène du casting qui occupe tout le début du film. En effet les acteurs recrutés ne sont pas des stars, mais des anonymes, eux aussi, issus de la masse des habitants de Cochabamba.
Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor. P.7
Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

Question du dossier :
05'17" à 08'26"' – 2. LA CROIX (de son arrivée par hélicoptère à son installation)

Elle arrive par hélicoptère (passé et présent dans une même image).
Discussion dans la voiture, réalisation du *Making of*
Installation de la croix, économies réalisées au détriment de la sécurité des locaux.

Qu'apprend-on sur ce qui a motivé le choix de ce lieu pour le tournage ? Que constate-t-on des préoccupations et précautions de l'équipe de tournage ?

Discussion dans la voiture. Maria (Making of) filme S et C en s'interrogeant sur le fait qu'ils sont loin des Caraïbes, et à 2500m d'altitude, entourés de montagnes.
Costa *: « ça grouille d'indiens affamés… Ici tout se négocie … Quechua ou autres, ils sont tous pareils »*

Seule concession sur le projet de produire un film très rentable : le film sera en espagnol.
Installation de la croix : c'est risqué pour les Boliviens qui poussent sous la croix, mais cela représente des économies.
« Arrête de filmer »
Mais délaissant ce récit linéaire de l'histoire, le film préfère s'attarder sur les coulisses du tournage, dans une opération de confrontation des discours et des situations qui en dit plus qu'une représentation historique chronologique. Des points communs ne tardent pas à apparaître alors entre la réalité coloniale et la fiction. En effet, dans le discours produit par la colonisation espagnole en Amérique, les Indiens ne sont-ils pas aussi des « figurants » ? Leur identité n'est-elle pas de tous temps niée ou dédaignée ? Assez rapidement, on voit s'installer ainsi un parallèle troublant entre l'attitude des conquérants pour qui l'Indien ne compte pas et celle des auteurs et producteurs de También la lluvia, qui dans la conversation qu'ils ont dans la Land-Rover au début du film, montrent qu'ils sont eux aussi obsédés par l'argent, que leur Eldorado est la célébrité et la richesse.(...)

D'un autre côté, on voit que la plupart des auteurs et acteurs du film s'appuient aussi sur des représentations stéréotypées: ainsi, à la question de savoir si les Indiens de Bolivie vont pouvoir représenter les Tainos rencontrées par Colomb, Costa répond : « Des Andes ou d'ailleurs, on s'en fout, ce sont des Indiens. » À la fin du film, cependant, Costa recevra une nouvelle leçon parmi toutes celles auxquelles il a eu droit pendant l'aventure du tournage : il apprendra que ces Indiens qu'il regardait de haut sont aussi de véritables héros qui ne se sont pas résignés à disparaître, malgré tous les préjugés auxquels ils ont dû faire face à travers les siècles : à la question de Costa : « Et toi Daniel, que comptes-tu faire ? », ce dernier répond : « Survivre, c'est ce qu'on sait faire de mieux. »

(J-M. Lassus, p. 8)

9' - La répétition dans le jardin de l'hôtel
Anton répète la scène de l'arrivée de Christophe Colomb
« Je prends possession… Traitez-les bien, notre survie en dépend ».
Il faut trouver de l'or… Il se dirige vers le personnel de l'hôtel, pris dans son rôle il effraie la serveuse du buffet puis s'excuse, invoquant l'égoïsme des acteurs.

12 '25" - Daniel sera Hatuey
Visionnement des essais et du maquillage. Costa : « C'est un fouteur de merde ». Sebastian : « Il sera naturel (...) La priorité, c'est le film »

14' - La cruauté des conquistadors *(Scène du film dans le film)*
Les indigènes doivent céder, sinon ils deviendront des esclaves, seront torturés[4]

4 La conquête du Nouveau Monde apparaît bien dans le film comme ce choc entre des peuples qui s'ignorent, mais qui ne tarderont pas à entrer dans un rapport de force, comme le montrent certains dialogues laconiques :

-Qu'attendez-vous de nous ? / -Des impôts. Tout Indien de plus de 14 ans devra remplir un grelot...

Là encore, le film s'appuie sur un document authentique qui sera à l'origine du tribut que la Couronne espagnole imposera aux Indiens par le biais de l'encomienda. Un document daté de 1499 figurant parmi les « fragments de lettres de Christophe Colomb aux Rois Catholiques inclus dans l'édition de Consuelo Varela est à l'origine de ce système12. Ce sera le début d'un processus d'asservissement dont le film retrace les grandes étapes. (J-M Lassus, p. 12)

Lecture du *Requerimento* **(placé dans les annexes du dossier élèves)**

Requerimiento - c'est-à-dire en réalité l'équivalent d'un ultimatum- que les Espagnols devaient lire aux populations indiennes avant toute opération de conquête. Ce texte, qui retraçait l'histoire du Monde et de la Chrétienté, leur demandait de se soumettre au roi d'Espagne à l'Eglise et au Pape, représentant du Dieu créateur de l'univers. S'ils ne le faisaient pas, c'était alors un des cas de « juste guerre » justifiant une intervention armée contre eux. Las Casas n'a eu de cesse de condamner ce procédé et ce document, dont il souligna l'absurdité et l'ineptie. Nous le voyons dans le film lorsqu'il est demandé aux Indiens de reconnaître l'Eglise et le Pape comme législateur de l'univers, et qu'il leur est précisé ensuite que s'ils refusent, les Espagnols feront d'eux leurs esclaves et en disposeront comme bon leur semblera. Ce discours précise encore que leurs biens leur seront confisqués et que les pires tortures leur seront infligées s'ils refusent. Le film établit ici un parallèle implicite et ironique avec la situation qui sera celle de Daniel et de ses camarades s'opposant aux compagnies privées qui cherchent à s'approprier leur eau. Le requerimiento qui leur est fait n'a certes pas le caractère de celui imposé lors de la conquête du Nouveau Monde, mais ses conséquences sont les mêmes. (J-M. Lassus, pp. 5-6)

Question du dossier :

16' – 19' - 3. MAKING OF, PAROLE AUX ACTEURS

La reprise de cet extrait mériterait d'aller jusqu'aux premières images au restaurant afin de mettre aussi en valeur cette transition (19' environ).

Bartolomé de Las Casas par Alberto
Antonio de Montesinos par Juan

*Le film ne manque pas de présenter de près ou de loin **Las Casas** comme le père ou l'inspirateur des droits de l'homme. Et l'acteur qui interprète son personnage dira : « Ce mec est le père du droit international ». C'est une question qui a souvent été débattue et que rappelle le père André-Vincent dans l'ouvrage qu'il consacre au dominicain intitulé : Bartolomé de Las Casas, prophète du Nouveau Monde. Il y explique que les philosophes des Lumières ont accueilli Las Casas dans leur panthéon des grands hommes mais en l'amputant de sa foi, en faisant de sa charité une « philanthropie ». L'auteur ajoute : « il fait figure de héros solitaire dans l'Espagne des Rois Catholiques et on le représente rejeté par ses compatriotes. On semble ignorer qu'il fut entouré constamment de la confiance de son ordre et que Charles Quint et Philippe II ont accueilli dans leur conseil jusqu'à sa mort ce terrible accusateur de leur gouvernement ». Il rappelle également que l'accusation d'avoir été à l'origine de la traite des Noirs sera levée parmi les constituants de 1789 par l'abbé Grégoire, qui proclamera l'innocence de Las Casas dans son discours à l'académie impériale des sciences morales et politiques en 1804. (J-M Lassus, p.16).*

Antonio de Montesinos (voir page suivante et dans le dossier élèves pour le sermon)

Daniel
Maria le filme et lui demande pourquoi il participe au film. Est-ce pour témoigner du sort infligé aux Amérindiens ?
Les proches de Daniel rient. « Que pour le fric ! »
Ils expliquent ensuite qu'ensemble ils ont acheté un puit et doivent creuser une tranchée sur 7km pour que l'eau arrive dans leur zone.
Un proche de Daniel trouve que Maria pose trop de questions
Arrive une voiture, en sortent deux individus (des ouvriers de la compagnie des eaux). « Vous dégagez ! » Daniel n'hésite pas à briser leur vitre arrière.

19' - Le restaurant
Décor très agréable, bon repas, c'est samedi soir. L'équipe semble heureuse et aussi fière de travailler sur un film qui dénonce la misère et l'exploitation des Amérindiens il y a 500 ans. Ils posent des questions à la serveuse (« Comment dit-on... »). Anton (qui vient de tenter de joindre sa famille) ironise et propose de mettre les restes dans un sac pour nourrir des enfants affamés. S'ensuit une discussion sur les reproches qui pourraient être adressés à Las Casas (« Et ses accords avec les négriers ? »). Anton l'accuse d'avoir tout de même été un conservateur, n'ayant jamais remis en question l'autorité du roi sur ces individus et d'avoir approuvé un temps que des esclaves africains pourraient faire ce travail. On lui reproche son cynisme. Le repas se poursuit dans la bonne humeur.

22' – Le puits
Les ouvriers des eaux reviennent avec la police. Ils viennent changer le cadenas du puits pour en bloquer l'accès. Des femmes tentent de s'interposer. « C'est l'eau de nos enfants ».

23'40" - **Le sermon de Montesinos** [5] (voir aussi dans les annexes pour la source)
27'30" – Daniel participe à une **manifestation**. On comprend pourquoi le film s'intitule « Même la pluie ». (voir l'interview de Frank Poupeau dans le dossier élève pour en savoir plus (*Quel est l'éléments déclencheur de la guerre de l'eau ?,* deuxième question).
*De même, **le titre du film**, assez énigmatique en soi, est une phrase tronquée qui ne trouvera son explication que lorsque Daniel dira : « Ils vendent nos puits, nos lacs, et même la pluie qui tombe sur nos têtes.... Ils nous interdisent de récupérer l'eau de pluie ».* (J-M Lassus)

Maria essaye de convaincre Costa de réaliser un film documentaire sur les événements. Costa : « Je ne suis pas une putain d'ONG ».

29' – Costa fait répéter Anton. On comprend que leur métier les a éloignés de leur vie de famille. 1ère lettre de Colomb à la couronne d'Espagne.

---

5 Aujourd'hui considéré comme un texte fondateur des Droits de l'Homme, le sermon que prononce Fray Antonio de Montesinos est sans doute le premier discours de protestation contre les abus des colons dans le Nouveau Monde dont on ait gardé la trace. Nous connaissons ce texte grâce à la transcription qu'en fit Las Casas dans son Histoire des Indes, de la même façon qu'il transcrivit les paroles d'Hatuey sur le bûcher : deux discours de protestation finalement complémentaires. On rappellera que lors du sermon du 21 décembre 1511 à Saint Domingue suivi d'un second le 28 décembre 1511, Montesinos dénonça les injustices et les abus des colons de l'île dont il avait été témoin14. Dès 1511, il avait commencé à refuser les sacrements aux propriétaires d'encomienda indignes et à les menacer d'excommunication, s'attirant l'inimitié de l'oligarchie locale. Il appartenait à un groupe de dix jeunes dominicains qui étaient arrivés dans l'île entre 1510 et 1511, dirigés par le vicaire Pedro de Córdoba, et qui venaient des couvents de Salamanque, Avila, Valladolid et Burgos. Pedro de Córdoba fut sommé par les autorités de leur livrer Antonio Montesinos, mais il refusa, affirmant que celui-ci avait exprimé le sentiment unanime de la communauté. Le scandale fut tel que Montesinos dut repartir en Espagne pour se justifier et le gouverneur fit couper les vivres aux dominicains et par le premier bateau dépêcher un courrier au Roi pour le dénoncer.

Mais le roi aurait été touché par l'initiative de Montesinos, et aurait décidé de réunir une assemblée de théologiens et de juristes dont le travail est à l'origine des lois de Burgos (27 décembre 1512) qui réduisaient le travail forcé des Indiens à 9 mois par an en contraignant les encomenderos à les évangéliser. Ces lois imposeront de meilleures conditions de travail pour les Indiens, mais – comme souvent- ne seront pas bien respectées. Las Casas assista aux sermons de Montesinos alors qu'il se trouvait à Saint-Domingue et il vit comment les dominicains dénonçaient les abus et les crimes dont était victime la population indigène, en présence des autorités civiles et religieuses mais aussi de l'aristocratie locale. Après avoir eu la « révélation » du sermon de Montesinos, Las Casas a oeuvré toute sa vie pour assurer la protection des Indiens, cherchant à les placer sous l'autorité directe de la Couronne d'Espagne et non de ses intermédiaires – les fonctionnaires de l'administration coloniale- qui abusaient de leur pouvoir. De ce point de vue, le film est fidèle à la réalité historique lorsqu'il affirme que les Indiens devaient être placés sous l'autorité de la Couronne.
(J.M Lassus, p. 14)

32'30" – Two fucking dollars a day (and they feel like kings… You can throw them some water pumps...)
Daniel et sa fille viennent au studio. Coup de fil d'un investisseur. Daniel comprend le mépris de Costa vis-à-vis des locaux puisqu'il a travaillé deux ans aux Etats-Unis et comprend l'anglais
(+ voir p. 19).

35'30 – La pesée de l'or (Scène du film dans le film)
Cruauté et irascibilité des conquistadors *(« parle la langue des chrétiens ! ...Qu'on le mutile… »)*
Transition. On passe dans la salle de cinéma. On passe du rôle de Belén à Belén qui regarde cette scène. Anton félicite Belén (« Tu as du talent... ») et lui demande *« Tu sais combien je suis payé, moi? .* Puis elle dit à son papa : *« C'était pas pour de vrai mais on y croit ».*

38'50" – Costa va chez Daniel pour s'excuser.

40' – *(Scène du film dans le film)* Libération d'esclaves, fuite et poursuite avec des chiens, une veille femme (digne) doit être abandonnée.
Emotion de Sebastian (Pour les faits ? Pour l'émotion dont son film se veut porteur?)

42'40" – Noyer les bébés, refus des mères. Elles les consolent, le calme revient.
A mettre en parallèle avec la scène précédente, Sebastian sensible à la tragédie passée, mais ne comprend pas le ressenti des femmes (voir plus bas la section « les femmes et l'eau », p. 23)
(« Ce sont des faits historiques… J'y tiens beaucoup pour le film ». Daniel : « Y'a quand même des choses plus importantes que ton film dans la vie »)

45'55 – Meeting avant la manifestation (« Comment on va payer les 450 dollars pour de l'eau… Il vaut mieux se faire tirer de dessus et on en parle plus »)

Question du dossier :
47'30" à 51'55"– MANIFESTATION POUR L'EAU DANS LA RUE ET CHAMPAGNE CHEZ M. LE MAIRE

Sebastian : « Tu comprends, c'est essentiel »… « C'est quoi ce truc ? »
« Putain, c'est Daniel ! ». 48h pour abroger cette loi sinon ils bloqueront tous les accès à la ville. Les forces de l'ordre s'organisent.
Pendant ce temps, la partie occidentale de l'équipe de tournage est aimablement reçue par M. Le Maire… « Une photo pour mon album personnel »… « Merci pour les forces de police que vous nous avez envoyées »... Le maire s'excuse et explique une « friction passagère, rien de préoccupant, un fanatique qui se saisit d'un prétexte pour se faire un nom, rameuter les démunis et en tirer profit ».
Anton ironise « Tant qu'on a du champagne ! » « Donnez-leur de la brioche » (Marie Antoinette).
Sebastian : « Ne le prenez pas mal, mais il me semble que leurs revendications ne sont pas sans fondement... ».
Le maire : « Nous sommes un pays qui a des ressources limitées, il est extrêmement difficile pour nous de fournir un approvisionnement en eau régulier sans faire appel à des investisseurs étrangers... Ces gens pensent que l'argent public pousse sur les arbres… étant donné qu'ils ont jadis connu l'exploitation, les indiens ont la méfiance dans les gênes… Il est très difficile de dialoguer avec eux, d'autant plus qu'ils sont analphabètes… C'est comme ça… D'après des professeurs de Harvard… » Anton : « ça c'est intéressant… comment feraient « ces abrutis du FMI pour nourrir leur famille avec 40 dollars par mois ».
Sebastian : « Je ne voudrais pas vous manquer de respect, mais il me semble qu'une personne qui n'est payée que deux dollars la journée ne peut subir une augmentation du prix de l'eau de 300 %, non ? »
Le maire sourit : « C'est curieux, moi ce qu'on m'a rapporté justement c'est que c'est la somme que vous donnez aux figurants »

S : « Oui mais nous on a un budget extrêmement limité »
M : « Il en va de même pour nous tous »… « Si jamais nous cédons d'un pouce, ces indiens nous *ramèneront à nouveau à l'âge de pierre ».*

Plus loin on entendra que les médias relayent cette vision méprisante *(« action opportuniste » /* 1h11*)*.

« Et toi Daniel, que comptes-tu faire ? », ce dernier répond : « Survivre, c'est ce qu'on sait faire de mieux. » avant-dernière séance du film) Cette phrase résonne comme une réponse lucide à une situation et des préjugés qui perdurent à travers les siècles malgré le sermon de Montesinos et des dominicains de Saint-Domingue. La meilleure preuve en est sans doute **l'opinion que le maire de Cochabamba** a de ses administrés indiens lorsqu'il déclare qu'étant donné qu'ils ont jadis connu l'exploitation, les Indiens ont la méfiance dans les gènes et que par conséquent il est très difficile de dialoguer avec eux, d'autant plus qu'ils sont analphabètes. Ces préjugés se doublent tout de même d'une méfiance instinctive envers le potentiel de révolte des Indiens qui, sans cesser dans son esprit d'être des barbares, seraient capables malgré tout d'inverser la situation de domination coloniale : « Si jamais nous cédons d'un pouce, ces Indiens nous ramèneront à l'âge de pierre. » Ces propos contemporains trahissent des archétypes de comportements et de mentalités par-delà les siècles - mais aussi d'ailleurs les continents -. Et c'est précisément à ce type de discours raciste que répond le film, en faisant entendre parallèlement des textes fondateurs de l'Amérique coloniale. (J-M Lassus, p. 10)

52' Discussion au téléphone avec un investisseur. La situation se complique, ils risquent de ne plus avoir d'argent.
53' Costa parle à Daniel. « Y'a personne d'autre pour s'occuper du truc de l'eau ?… Ta seule chance de quitter cette baraque pourrie » (Il lui propose de l'argent, veut sa parole, que Daniel ne donne pas, mais sans refuser l'argent)

55'50'' Le tournage ne peut plus avancer.

56'45 L'équipe regarde les informations télévisées. Images violentes de la guerre de l'eau. (Description et discours qui semble rejoindre celui du maire)
Ils voient Daniel sur l'écran. « Comment il peut être aussi con! ». Ils doivent le retrouver. « Demain on filme la scène des croix »
58'45'' Vont le chercher en prison. Corrompent le chef du poste de police. « A une condition : à la minute où il termine le film, j'envoie des hommes le chercher ». D'abord Sebastian s'oppose, puis, convaincu par Costa (« Daniel est en tôle et nous on n'y est pour rien ») accepte. Daniel peut sortir, il a été passé à tabac. « On avait un accord » / « Tu ne comprends pas qu'il n'y a pas de vie sans eau ». Ils le ramènent.

1'01'30'' Costa dans sa chambre (plusieurs plans sur lui dans le film afin de nous faire comprendre que son point de vue évolue (voir la section sur les personnages plus bas)

1'02'00'' Costa monte chercher Sebastian qui a vomi toute la nuit. Costa le rassure, lui rappelle la beauté et l'importance de ce film (Il sait lui parler)
« Ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une âme ? » … Ce sont ces mots qui t'ont pris aux tripes...Tu ne peux pas abandonner maintenant…

Question du dossier :

1'04'40" à 1'11'00 HATUEY E(S)T DANIEL

La scène des croix (D'abord la mise en place puis on plonge dans le film (dans le film)
« Tout le monde doit voir ça »
Las Casas : « Cela dressera les Indiens contre nous pendant des générations…. »
« Choisissez-en 13... » (en référence à la religion...)
Hatuey prêt à aller en enfer pour ne plus voir de chrétiens.
« Voilà ce qui vous attend si vous osez défier les chrétiens »
Tous répètent: « Je vous méprise… votre dieu et votre convoitise »
« Grâce à vous on se souviendra de ce nom pour toujours ! »

Joie d'aboutir la dernière scène, arrive la police… Les deux époques se mélangent, ce sont les figurants du film qui aident Daniel à fuir. Dans le film : ils ne pouvaient sauver Hatuey. Cette fois ils ne se laissent pas faire
Ralenti qui semble graver la scène dans l'esprit de Costa et Sebastian.

1'11'00
Télévision (informations puis « Il s'agit d'un mouvemement subversif qui a pour but de déstabiliser le gouvernement constitutionnel démocratiquement élu. C'est une action opportuniste qui cherche à faire sombrer le pays dans le chaos le plus complet. (images (réelles?) qui démontrent la violence)
Juan et Alberto veulent partir. « J'ai peur » Anton : « Que ferait ton ami Bartolomé ?! »
Ils finissent par accepter de rester.

1'14'00"
Le départ, Teresa, la femme de Daniel vient supplier Costa d'aller chercher Belén. Elle est blessée. « Il faut que tu m'aides ». Sebastian essaye de convaincre Costa de ne pas y aller (« C'est une zone de guerre… Dis-lui qu'on a besoin de toi »). Il finit par ne pas l'écouter.
Sebastian : « Cette émeute va passer et tout le monde va l'oublier… mais notre film non… L'armée va bientôt arriver et va tirer sur tout le monde »

Costa part avec Teresa (les autres quittent la ville, écoutent la radio. La tension monte…)
Ils traversent la ville, partout le chaos. Les militaires, les chiens, des routes bloquées.
Ils retrouvent Belén, l'emmènent avec d'autres. Ils vont essayer de rejoindre l'hôpital.
« Je ne sens plus ma jambe ».

1'24'00" - L'équipe de tournage. L'armée est là, ils sont bloqués. Des hommes ont été arrêtés, emmenés sur un camion. Un homme frappé avec une crosse de fusil.
« Qu'est-ce qu'on fait là ?! »
Sebastian refuse de partir, Anton reste avec lui, apporte de l'eau aux prisonniers.
(Voir les sections sur Anton et Sebastian plus bas).

1'27 Costa parle avec le médecin. Etat stabilisé. Elle gardera des séquelles.
1'28 Ville désertée. Costa : « Où est l'armée ? » Un religieux passe dans les rues en répétant : « Arrêtez la lutte, l'eau est à vous »

1'29'40"
Retour au hangar. Costa attend Daniel. On parle de vous dans toute la presse...
Daniel : « On paye toujours le prix fort… Le plus dur reste à venir… Survivre, comme d'habitude, c'est ce qu'on fait de mieux ».
Je t'aiderai pour Belén - Tu as sauvé la vie de ma fille - Se disent au revoir
1'33'38" - Costa dans le taxi - bouteille d'eau

1'35'00 Générique de fin

Mise en abyme et analogies

La représentation de l'Indien esclave que l'on peut utiliser comme une main d'oeuvre gratuite, la condescendance avec laquelle il est traité par une mentalité colonialiste toujours présente, est encore renforcée et actualisée dans le passage où Daniel informe Costa qu'il a travaillé deux ans comme maçon aux États-Unis pour deux dollars par jour, exactement le prix que demande Costa à son producteur américain pour un rôle de figurant. Le film dénonce des archétypes de comportement qui perdurent à travers les époques. (...)

Mais le parallèle le plus dramatique est sans doute celui qui a trait à la notion de mutilation, -culturelle autant que physique- et où la réalité rejoint la fiction dans un raccourci cruel. Belén, la fille de Daniel, qui a si bien interprété son rôle dans la scène insoutenable où les conquistadors ordonnent de couper la main de ceux qui n'ont pas ramené assez d'or, sera elle aussi mutilée à la fin du film, ayant à souffrir des conséquences de la violence policière: « Elle aura du mal à marcher si jamais elle remarche», explique le docteur. (...)

D'autres parallélismes sont encore mis en relief entre l'époque de la conquête du Nouveau Monde (« la fiction » du film) et la guerre de l'eau. Le film montre la cruauté des conquérants qui dressent des chiens (Voir illustration dans le dossier élève) pour chasser les Indiens, pratique que Las Casas dénoncera plus d'une fois dans sa Très brève relation de la destruction des Indes (1552) et que l'on trouvera aussi dans les récits recueillis par les Informateurs de Sahagún au Mexique.

(J-M Lassus, p. 10)





La police utilise des chiens dressés contre les manifestants de la guerre de l'eau.

Fiche 3 Les personnages

(Vous trouvez aussi des informations dans les pages qui suivent)

Même la pluie	Le film sur Christophe Colomb
Sebastian : faire son film à n'importe quel prix, en dépit de la guerre de l'eau et de ses conséquences (risques et même danger pour l'équipe au cas où certains de ses membres viendraient à tomber dans les échauffourées, indisponibilité de Daniel et des figurants locaux...); indifférence vis-à-vis du problème de l'eau.	
Costa: réduire au maximum les coûts de production du film (sous-payer les figurants, leur faire effectuer de lourds travaux, comme ériger la croix dans le décor alors qu'il aurait pu faire venir un treuil pour la redresser...); faire en sorte que le tournage aboutisse (soudoyer Daniel, soudoyer les policiers...)	
Maria : filmer les coulisses du tournage ; filmer les événements liés à la guerre de l'eau : les meetings populaires, les manifestations de rue..., ce que lui interdit Costa. Sortir des limites du plateau de tournage, s'intéresser au vécu et aux problèmes que rencontrent les habitants de Cochabamba.	
Anton : dénoncer les inégalités de traitement entre les acteurs espagnols et les locaux; ironie, amertume sur le décalage entre le message que Costa et Sebastian veulent faire passer dans leur film (dénoncer les exactions de Colomb et rappeler les premiers combats contre ces exactions) et leur manque d'implication vis-à- vis de l'émeute qui éclate au sujet de l'eau ; critique la mise en scène de Sebastian, qui sanctifie Antonio de Montesinos et Bartolomé de las Casas alors qu'ils n'ont pas remis en cause la Conquête espagnole et qu'ils ont accepté dans un premier temps que les esclaves indiens soient remplacés par des esclaves noirs.	**Christophe Colomb**: s'approprier les terres et les ressources (or) au nom du roi Ferdinand d'Espagne; convertir les Indiens au catholicisme... (voir les autres sections sur Christophe Colomb)

Alberto : avoir un rôle dans le film; être installé confortablement; fuir quand le risque devient trop grand pour l'équipe du film...	**Bartolomé de las Casas** : défendre la cause des Indiens; alerter les autorités espagnoles sur la façon dont les conquistadores traitent les Taïnos...
Juan : avoir un rôle dans le film; être installé confortablement; fuir quand le risque devient trop grand pour l'équipe du film...	**Antonio de Montesinos** : sermonner les conquistadores à propos de la manière dont ils exploitent et torturent les Indiens...
Daniel: défendre les droits et la dignité de sa communauté; diriger le combat contre l'exploitation des Indiens et l'injustice...	**Hatuey** : défendre les droits et la dignité de sa communauté; diriger le combat contre l'exploitation des Indiens et l'injustice... (Voir texte ci-dessous)
Indiens Quechuas : lutter contre l'exploitation dont ils sont les victimes...	**Indiens Taïnos** : lutter contre l'exploitation dont ils sont les victimes...

Fiche tirée du dossier des Grignoux, p. 14

Hatuey

Parallèlement, au fur et à mesure du tournage, sa dimension héroïque va grandissant: en véritable héros épique, il maîtrise la parole, il sait parler aux masses, il sait les émouvoir et les porter à l'action. Comme dans le film, où il incarne l'un des premiers rebelles martyrs de la colonisation espagnole, il ne se résigne pas : jusque sur le bûcher, Hatuey mobilisera en effet la parole des siens, qui prononcent en chœur son nom. Il accède ainsi à l'histoire et à l'identité grâce à la parole collective. Mort le 2 février 1512 à Yara –Cuba- Hatuey était un cacique Taïno qui lutta contre les conquistadores à Hispaniola et Cuba, où il arriva après avoir été expulsé de sa terre natale Ayiti (nom taïno d'Hispaniola) avec ses compatriotes en 1511. Il y organisa la résistance des différentes tribus taïnos de l'île contre les conquistadors, sans toutefois convaincre la majorité d'entre eux. Il prit ensuite la tête de la révolte, organisant une guérilla, qui attaquait par surprise les Espagnols, armés de bâtons, de pierres et de flèches, comme le montre le film. Les Espagnols commandés par Diego Velázquez de Cuéllar organisèrent l'extermination progressive des rebelles en s'appuyant sur leur supériorité technologique. Hatuey sera finalement capturé et condamné à être brûlé vif sur un bûcher. (Dossier des Grignoux)



Par Théodore de BRY, 1598

Des personnages en proie à la contradiction

Le tableau permet de mettre en évidence deux « familles » de personnages selon le rapport qu'ils entretiennent avec leur rôle dans le film de Sebastian. En effet, les acteurs européens engagés par Costa et Sebastian — Anton, Juan et Alberto — se caractérisent tous les trois par une relation complexe avec le personnage qu'ils y incarnent. D'une certaine manière, leur double rôle peut être considéré comme une façon de concrétiser les contradictions qui animent l'être humain, souvent partagé entre des idéaux (de justice, de solidarité...) et une conduite individualiste motivée par l'intérêt personnel. C'est le cas de **Juan et d'Alberto**, profondément concernés par le sort des Indiens et le rôle qu'ils tiennent dans le film de Sebastian mais loin d'être prêts à sacrifier leur propre confort, leur sécurité ou à prendre le moindre risque dès qu'il s'agit de s'investir personnellement dans la réalité aux côtés des plus démunis. C'est cette hypocrisie que dénonce **Anton**, qui reproche à Costa de se conduire comme les conquérants d'autrefois en sous-payant les locaux et en exploitant leur force de travail lorsqu'il leur fait hisser la croix dans le décor au lieu d'utiliser le matériel habituel et coûteux. À l'inverse de Juan et d'Alberto, l'attitude d'Anton est pleine d'ironie et d'amertume vis-à-vis d'un comportement qu'il juge hypocrite, alors que le personnage de Christophe Colomb qu'il incarne dans leur film est cruel, avide de richesses et persuadé du bien-fondé de ses exactions.

L'engagement politique du côté des Indiens

La seconde «famille» de personnages rassemble **Daniel et les habitants de Cochabamba**. Contrairement aux autres personnages du film plongés dans la contradiction, ceux-ci ont dans le film de Sebastian **un rôle qui répond parfaitement à ce qu'ils vivent dans la réalité**. De la même façon que Hatuey et les Taïnos avant eux, Daniel et les Quechuas de Cochabamba sont en lutte contre un envahisseur pour faire respecter leur dignité, leurs droits et leurs biens. L'engagement politique se trouve donc clairement du côté des Indiens, à la fois par les valeurs défendues (la justice, l'équité, le respect...), l'action concrète menée pour conserver puis récupérer l'accès à l'eau et le groupe solidaire et uni qu'ils forment.

En tant que leader, **Daniel**, figure la plus intègre et la plus cohérente de *Même la pluie*, semble ainsi ne faire qu'un avec Hatuey, comme si la condition des Indiens n'avait pas évolué depuis cinq siècles.

L'engagement artistique de Sebastian

Quant à **Sebastian et Costa**, s'ils travaillent de concert sur le même projet, on remarque que leurs priorités et leurs motivations sont différentes. Pour Sebastian, il est très important de montrer cette page de l'Histoire sous un autre éclairage, en remettant Christophe Colomb à sa place de pilleur sanguinaire dont le but était de s'approprier les terres ainsi que les ressources naturelles (l'or, entre autres) au nom du roi Ferdinand d'Espagne et de convertir les populations au catholicisme. Il pense que son film est nécessaire et, au nom du rétablissement de la vérité historique, il est prêt à travailler à n'importe quel prix, même si les discussions qu'il a autour des conditions de tournage avec son producteur et ses acteurs européens suscitent une question qui mérite réflexion : vaut-il mieux donner la priorité à un film, quand bien même ce film permettrait de rétablir une certaine vérité historique en réhabilitant le point de vue des Indiens, ou aux circonstances actuelles, qui placent précisément ces mêmes Indiens dans des conditions analogues à celles que le film dénonce? Pour Sebastian, il est clair qu'il est préférable d'investir ses forces dans un film qui va durer plutôt que dans des événements ponctuels sur lesquels leur action n'aurait que peu de

poids. C'est encore ce qu'il répète à Costa lorsque le producteur lui annonce qu'il va différer son départ pour accompagner la mère de Belén à la recherche de sa fille disparue dans une manifestation.

Enfin le dernier plan de **Sebastian**, qui le montre à la «croisée des chemins », seul assis sur un talus à un carrefour désert, indique en quelque sorte l'impasse où l'a conduit son choix. D'une certaine manière, cette image, qu'on pourrait qualifier de symbolique, nous oblige à nous interroger sur les limites de l'engagement artistique qui peut, on l'a vu, entrer en contradiction avec l'engagement concret voire entraver l'action politique elle-même (puisque Daniel est prié d'arrêter ses activités militantes pendant la durée du tournage).

L'engagement moral de Costa

Pour **Costa**, produire un film est d'abord un travail qu'il doit réaliser avec les contraintes financières qu'impose un petit budget. Il dépend du reste de l'équipe de production et il est forcément moins investi dans le projet à titre personnel. Peu sensible aux événements qui ont lieu à Cochabamba, Costa est pourtant **le seul qui va véritablement évoluer** suite à l'expérience vécue dans les Andes. Interpellé par la compagne de Daniel qui le supplie de l'aider à retrouver sa fille blessée quelque part dans la ville en état de siège, il décide subitement au tout dernier moment de laisser partir le convoi sans lui. Jusque-là entièrement préoccupé par la question financière, il laisse entrevoir une autre facette de sa personnalité en acceptant d'aider cette femme en plein désarroi, ceci malgré le danger que comporte la mission qu'elle lui demande d'accomplir.

On est donc loin ici du Costa découvert au début du film, lorsqu'il « débarque » en conquérant, refusant de prendre en considération les attentes des locaux, méprisant à leur égard et indifférent à leur sort. En réalité, on peut faire remonter les prémices d'un changement d'attitude au moment où Daniel, venu avec sa fille pour voir des éléments de décor entreposés dans un hangar, surprend une conversation téléphonique en anglais autour des sommes dérisoires que lui coûtent les figurants du film; ironisant sur leur bonheur à recevoir un salaire de deux dollars par jour, Costa ignore que Daniel, qui a vécu deux ans aux Etats-Unis, comprend la conversation. Et lorsqu'il vient vers lui pour le féliciter pour son talent au nom de toute l'équipe de production, Daniel tourne les talons et s'en va avec Belén, non sans lui avoir retourné ses propres paroles en anglais, montrant par là qu'il avait en réalité tout compris.

Désormais perplexe et mal à l'aise, Costa semble réaliser alors que les habitants de Cochabamba, loin de représenter une entité abstraite réductible à une simple source d'économie, sont d'abord des êtres humains qui ont eux aussi un vécu, des attentes et des sentiments. En sauvant Belén au risque de perdre sa propre vie, il trouve donc une occasion de retrouver l'estime du père de celle-ci tout en cherchant à réparer ce qu'il perçoit maintenant comme une erreur.

On peut dire ainsi que, si le geste de Costa traduit bien une prise de conscience, il est moins le fruit d'un engagement politique que d'une réflexion d'ordre moral. D'ailleurs, lors des retrouvailles entre les deux hommes dans l'épilogue du film, Costa promet à Daniel de lui faire parvenir une aide financière régulière mais il lui avoue aussi qu'il ne reviendra pas, signant par là un pacte de solidarité purement individuel fort éloigné de l'investissement personnel réclamé par la défense d'une cause collective.

(Dossier des Grignoux, pp.15 à 18)

IV. DES PISTES POUR DES QUESTIONS D'EXAMEN (OU DES ECHANGES)

Que nous donnent à voir ces répétitions sans costumes ?

L'idéalisation du passé est facile tant qu'elle reste dans le passé et ne vient pas perturber notre présent et notre bonne conscience. C'est la dimension éthique de ce film. Et si le film nous fait assister à des répétitions sans costume d'époque, c'est sans doute pour mieux signifier que peu ou prou, au fil des siècles, les apparences changent plus vite que les mentalités.

Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor. Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

Analyser la séquence suivante (sur le même modèle que les exercices de la fiche 2)

AU BOUT DU CHEMIN

……(description)

Quelle interprétation du fait que c'est Anton (Christophe Colomb) qui apporte de l'eau aux prisonniers pouvez-vous proposer ?
Ou
Proposez une analyse de la scène où Anton (Christophe Colomb dans le film) apporte de l'eau aux personnes détenues par des militaires.

Dans También la lluvia en effet, la personnalité des acteurs confrontés à la guerre de l'eau inverse les données de l'Histoire : l'interprète de Colomb est, contrairement au Découvreur, celui qui a le regard le plus critique sur le film et ses idéalisations. C'est lui qui à la fin du film donnera sa bouteille d'eau aux insurgés prisonniers des militaires. Les acteurs jouant las Casas et Montesinos sont au contraire les moins courageux au moment de la guerre de l'eau et ils ne pensent qu'à fuir le terrain des affrontements.

Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor. Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

Le geste qu'il a alors — il tend une bouteille d'eau aux prisonniers retenus dans la benne d'un camion — a une portée symbolique très forte mais il traduit encore une vraie préoccupation quant au sort réservé aux habitants de Cochabamba, comme en témoignent par ailleurs ses réflexions tout au long du film lorsqu'il dénonce l'écart entre les idéaux et les comportements de ses collègues. Comme Maria au début du film — de toute l'équipe, elle est la seule à sortir des limites du plateau de tournage, à s'intéresser au vécu et aux problèmes que rencontrent les habitants de Cochabamba —, Anton se montre à la fin personnellement concerné par les événements liés à la guerre de l'eau. (Dossier des Grignoux, p. 17)

Qu'est-ce qui vous a le plus interpelé dans ce film : est-ce plutôt ...

- sa construction (avec un film dans le film, le *making of* du film dans le film et les coulisses du tournage...) ?
- la manière de traiter le sujet de l'exploitation des Indiens d'Amérique latine par les Occidentaux ?
- le portrait des différents personnages de l'histoire ?
- la réflexion sur l'engagement que suscite le film ?
- Autres propositions ...

Quel est le point de vue d'Icíar Bollaín et de Paul Laverty sur la réalité vécue aujourd'hui par les Indiens? En quoi la référence au passé permet-elle de renforcer ce point de vue?

Commentez cette citation tirée de l' « Histoire populaire des Etats-Unis » d'Howard Zinn

« L'histoire de n'importe quel pays, présentée comme une histoire de famille, dissimule les plus âpres conflits d'intérêts (qui parfois éclatent au grand jour et sont le plus souvent réprimés) entre les conquérants et les populations soumises, les maîtres et les esclaves, les capitalistes et les travailleurs, les dominants et les dominés, qu'ils le soient pour des raisons de races ou de sexes. Dans un monde aussi conflictuel, où victimes et bourreaux s'affrontent, il est, comme disait Albert Camus, du devoir des intellectuels de ne pas se ranger aux côtés des bourreaux. ».

Recherchez les moments de mise en abyme, avec les scènes où les différentes époques du film se rejoignent.

Proposez une analyse qui lie ces deux images tirées du film





Proposez un commentaire sur le film à la lumière des citations suivantes

« Notre monde vient d'en découvrir un autre. J'ai bien peur que nous n'ayons grandement hâté son déclin et sa ruine par notre contagion, et que nous lui ayons fait payer bien cher nos opinions et nos arts. » Montaigne, 1595.

« La pauvreté n'est pas écrite dans les astres : le sous-développement n'est pas le fruit d'un obscur dessein de Dieu. » Eduardo Galéano, 1971.

« Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine.» Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme,* 1955

Contextualisez et mettez en discussion des deux citations suivantes

Lettre de Colomb : « Ils sont si ingénus et généreux avec ce qu'ils possèdent qu'ils ne refusent rien. La moindre chose qu'ils ont, si on la demande, ils la donnent, ou ils vous invitent volontiers à la partager avec eux. A ce jour, je n'ai pas réussi à savoir s'ils avaient des propriétés privées. Avec 50 hommes seulement on peut les asservir et disposer d'eux à notre gré ». (Nous traduisons). Cristóbal Colón, "Carta a Luis de Santángel", op. cit., p. 219-227.

Sermon de Montesinos : « Dites-moi en vertu de quel droit et de quelle justice une servitude si cruelle (...) est imposée à ces innocents, eux qui vivaient pacifiquement sur leur terre ? (...) De quel droit pouvez-vous les opprimer ? Les laisser mourir d'épuisement et de faim ? C'est votre faute si ces gens meurent ». (Nous traduisons). Bartolomé de Las Casas, Historia de las Indias, op. cit., Tome II, p. 441-442.

Voir les sujets proposés dans les références pour « aller plus loin »

V. COMPLEMENTS D'INFORMATIONS

Les informations qui suivent sont tirées de quelques excellents dossiers que nous vous recommandons. Toutefois, si le temps vous manque, vous trouvez ici des extraits choisis et classés par thématiques.

HOWARD ZINN

Le film est dédié à Howard Zinn, l'auteur d'une *Histoire populaire des États-Unis*, parue en 1980. Professeur de Sciences Politiques à l'université de Boston de 1964 à 1988, il défend le point de vue de ceux dont les manuels d'histoire parlent peu. Il veut rendre la parole aux victimes, aux disparus, aux perdants de l'Histoire, ici les Indiens. Contre la légende glorieuse de Colomb. (Ciné-dossiers)

CHRISTOPHE COLOMB

Le 12 octobre 1492, accompagné de ses capitaines en armes, Christophe Colomb débarque sur la plage de Guanahani, un îlot des Bahamas dont il prend possession au nom des Rois Très Catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Dès cette première rencontre il observe de petits morceaux d'or qui ornent le visage des hommes et des femmes venus pacifiquement vers lui. Christophe Colomb relate dans son *Journal de bord* ce mélange de fascination, de désir de conversion et d'avidité, prémices de la brutale colonisation du Nouveau Monde. (Ciné-dossiers)

Voilà le contexte historique du film dans le film, tourné par Sebastian et Costa : la première phase de la Conquête marquée par le pillage, les violences d'une cruauté inouïe, la mise en esclavage et, au bout du compte, le génocide des Indiens Taïnos dénoncé par Antonio Montesinos et Bartolomeo de Las Casas.

Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor. p. 10
Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

L'IMAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

Christophe Colomb incarne le précurseur qui s'est imposé aux obscurantistes de son temps. Il devient un mythe universel et sa gloire le situe dans une constellation d'hommes illustres (...)

Colomb laisse son nom à l'allégorie Columbia qui fonde la nation américaine. Un Colombus Day est célébré depuis la fin du XIX$_{e}$ siècle puis institué au niveau fédéral en 1937.

Les commémorations de 1992 sont l'occasion de dénoncer le génocide et l'exploitation des peuples amérindiens par les conquistadors. Colomb est jugé lors de procès symboliques et condamné pour crimes contre l'Humanité (Martinique, Honduras). Aux États-Unis, les militants des droits des *native Americans* ont réussi à imposer un Indigenous People's Day pour dénoncer l'histoire écrite par les colonisateurs. (Ciné-dossiers)

La vision de Colomb présentée dans le film est celle d'un aventurier mu par une foi catholique millénariste justifiant toutes les violences à l'égard d'Indiens qui refusent la religion du Christ ; un aventurier obsédé par la recherche de l'or promis au Roi et à la Reine Très Catholiques, instituant la torture et l'esclavage pour obtenir cet or. Cette vision est toute entière dans la scène de la répétition à l'hôtel. Mais Anton reproche une vision de son personnage trop simpliste à Sebastian

qui oppose Colomb aux actes héroïques de Las Casas en passant sous silence la participation de ce dernier au travail forcé des Indiens à son arrivée à Hispaniola et sa justification de l'esclavage des Noirs ensuite : *« Ce n'est pas de l'art, c'est de la pure propagande »*. Un débat à poursuivre en classe ? (Ciné-dossiers)

D'AUTRES REPRESENTATIONS

Quatorze films entre 1904 et 2007 mettent en scène Christophe Colomb. L'aspect romanesque, romantique, de ses aventures s'impose aux réalisateurs qui s'écartent parfois loin de la vérité historique (…) Aucun de ces films ne peut être considéré comme un chef-d'œuvre. Le personnage est mis au service de visions plus politiques qu'historiques. Selon les époques, Colomb est le héraut de l'universalité de l'Eglise catholique, de la puissance civilisatrice de l'Europe, du génie italien sous Mussolini, de la gloire de l'Espagne franquiste, du roman national américain.

(Ciné-dossiers)

ANTONIO MONTESINOS ET BARTOLOMEO DE LAS CASAS, PREMIERS DÉFENSEURS MODERNES DES DROITS DE L'HOMME.

« Dans le second volume de son *Histoire générale des Indes*, Las Casas (...) témoigne du traitement infligé aux Indiens par les Espagnols. « Rapidement, cette terre qui avait été si belle, si prometteuse et si fertile [...] se trouva dépeuplée. [...] J'ai vu de mes yeux tous ces actes si contraires à la nature humaine et j'en tremble au moment que j'écris. »(...) (Ciné-dossiers)

LES FEMMES ET L'EAU

Dans cette atmosphère de violence, ce sont les femmes qui font preuve de l'acte de résistance et d'humanité le plus fort, non par le discours mais par leur refus de toute violence, qu'elle soit réelle ou fictionnelle. Alors que Sebastián cherche à rester fidèle aux faits historiques, les figurantes indiennes refusent de tourner la scène où les chiens des Espagnols vont dévorer leurs bébés. Elles refusent tout autant de simuler leur noyade pour qu'ils échappent aux chiens. Daniel est alors l'interprète d'un discours qui nous est doublement incompréhensible d'une part parce que ces femmes s'expriment en langue indienne, mais aussi parce que leur prise de position dépasse l'entendement des cinéastes, pour qui tout cela après tout n'est qu'un film. Ce malentendu lourd d'implications humaines nous oblige à reconsidérer le véritable prix que nous accordons à la vie humaine. Et Sebastián va même s'attirer cette remarque de Daniel : « Il y a quand même des choses plus importantes que ton film dans la vie. » L'eau où il faut noyer les bébés pour échapper aux chiens est maintenant devenue le lieu de la mort, alors que pour les Indiens c'est le symbole de la vie et pour les militants de la « guerre de l'eau » celui de leur lutte. À sa sortie de prison Daniel dira encore à Costa : « Tu comprends pas qu'il n'y a pas de vie sans eau ? »

Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor. pp.11-12. Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

CHRONOLOGIE (Ciné-dossiers)

1451 Naissance de Christophe Colomb à Gênes.

1470-1482 Navigations de Christophe Colomb en Méditer- ranée, en Angleterre, en Islande (?) et sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest jusqu'au Ghana (?).

1484 Naissance de Bartolomeo de Las Casas à Séville.

1486 1ère présentation du projet de Christophe Colomb à la Reine Isabelle de Castille.

1492 Découverte du Nouveau Monde

1493 2ème voyage de Colomb ; le père et le frère de Bartolomeo de Las Casas en font partie.

1494 1ère violences contre les Indiens Taïnos qui s'opposent au travail forcé de recherche de l'or.
Traité de Tordesillas partageant le monde entre les royaumes de Portugal et d'Espagne

1498 Vasco de Gama arrive aux Indes par la route de l'Est ; 3ème voyage de Christophe Colomb.

1500 Arrestation de Colomb, tombé en disgrâce, accusé d'interdire le baptême des Indiens pour pouvoir les vendre comme esclaves. Colomb, ramené prisonnier en Espagne, se défend et obtient gain de cause.

1502 Arrivée de Bartolomeo de Las Casas à Hispaniola ; 4ème voyage de Christophe Colomb.

1506 Mort de Christophe Colomb à Séville.

1511 Sermon d'Antonio Montesinos dénonçant la barbarie des Espagnols à l'égard des Indiens.

1512 Promulgation des lois de Burgos obligeant les colons à baptiser les Indiens et réduisant le travail forcé ; Bartolomeo de Las Casas est ordonné prêtre ; Hatuey est brûlé vif sur un bûcher à Cuba.

1513 Vasco Nuñez de Balboa traverse l'isthme de Panama et découvre la « Mer du sud », l'Océan Pacifique.

1515 Las Casas et Montesinos de retour en Espagne pour tenter d'informer le roi Ferdinand sur les atrocités dont les Indiens sont victimes.

1521 Prise de Tenochtitlan / Mexico par Hernan Cortes. Début de la conquête de l'empire Aztèque.

1532 Prise de Cuzco par Francisco Pizarro. Début de la conquête de l'empire Inca.

1540 Mort violente « en martyr » de Montesinos au Venezuela. Assassiné ?

1550 L'empereur Charles Quint convoque la Controverse de Valladolid pour décider .

1552 Bartolomeo de Las Casas publie *La très brève relation de la destruction des Indes*.

1556 Mort de Bartolomeo de Las Casas à Madrid.

LA GUERRE DE L'EAU

Le film se déroule au début de l'année 2000. La Bolivie gouvernée par l'ancien dictateur Hugo Banzer revenu au pouvoir a cédé la gestion de l'eau de Cochabamba à la société américaine Bechtel, une des grandes « Global Water Compagnies ». La loi interdit aux habitants de creuser des puits ou de collecter l'eau de pluie. Même la pluie devait revenir aux réseaux de distribution de Bechtel pour être revendue à prix d'or à une majorité de pauvres. Une « coordination pour la défense de l'eau et de la vie » fut créée par ceux qui luttaient contre la privation de ce bien commun à l'humanité. Oscar Olivera en devint le leader emblématique. Les manifestations furent réprimées par l'armée, il y eut au moins 6 morts, des centaines de blessés. Mais Bechtel dut partir.

(Ciné-dossiers)

Entretien avec Oscar Olivera, LEADER DE LA RÉVOLTE DE COCHABAMBA

RÉALISÉ PAR BOLIVIASOLIDARITY. ORG ET MIS EN LIGNE SUR LE SITE DE L'ACME (ASSOCIATION POUR LE CONTRAT MONDIAL DE L'EAU) – SEPTEMBRE 2006

Pourquoi vous êtes-vous impliqué dans la lutte pour défendre l'eau et pourquoi vous êtes-vous battu contre sa privatisation à Cochabamba ?

Dans le contrat de la concession d'eau qu'avait Aguas del Tunari et dans son règlement de service concernant l'eau potable, les mesures prises affectaient directement les gens dans leur vie de tous les jours. L'une d'entre elles était le prix et la « dollarisation » de l'eau pour les gens connectés au réseau central ; une autre était l'expropriation des réseaux hydrographiques alternatifs qui avaient été construits par des centaines de coopératives ; et troisièmement, il s'était créé un marché de l'eau qui mettait ainsi un terme aux utilisations traditionnelles et aux coutumes dans la gestion de l'eau et qui retirait les droits des communautés à leurs propres ressources en eau. En plus de ces règles, (...) la population devait même demander la permission (...) pour collecter l'eau de pluie. (...) Les réseaux hydrographiques communs, construits grâce au travail de tous, ont été remis à la compagnie sans aucune compensation en retour. (...) La privatisation et la politique de la Banque Mondiale ont affecté chacun d'entre nous sans exception parce que personne ne peut vivre sans eau.

Ainsi comment avez-vous réussi à jeter Aguas del Tunari de Cochabamba?

D'abord nous avons découvert que le contrat de la concession, complètement corrompu et fait dans le dos de la population, favorisait totalement la multinationale aux dépens de la population. Notre première tâche fut de voir quel type de contrat avait été signé et avec qui, parce que nous ne savions rien. Nous avons découvert que c'était une compagnie enregistrée dans les Îles Caïman, reliée à la compagnie «EU Bechtel», une société italienne «Edison» associée à une autre, «Abengoa», une espagnole. Elle avait un capital déposé dérisoire, de dix millions de dollars alors qu'elle devait gérer un projet de 300 millions de dollars. Ensuite nous nous sommes mis en charge d'informer les gens des effets de la privatisation et puis, troisièmement nous avons voulu mobiliser les gens pour leur dire que nous ne voulions pas de cette loi ou de ce contrat et qu'Aguas del Tunari devait partir. Alors nous avons aidé à développer une loi qui a garanti l'accès à l'eau comme un droit du public. Donc nos tâches étaient de faire des recherches, communiquer, évaluer, organiser, mobiliser et finalement proposer.

Où en êtes-vous dans votre élaboration d'un nouveau modèle de gestion de l'eau?
Il y a toujours beaucoup à faire, mais nous avons fait quelques avancées significatives. Par exemple sans augmenter les tarifs de l'eau et grâce au travail collectif des communautés, nous avons pu prolonger des réseaux d'eau et d'égouts dans des zones périphériques sur des centaines de kilomètres. Nous avons constitué un syndicat qui met en place la politique de SEMAPA (service public) et représente le principal moyen de contrôle du citoyen par l'élection de représentants parmi les résidents. Ainsi il y a une base de départ pour un contrôle local même s'il y a toujours beaucoup à faire. Ce qui manque toujours, ce sont les gens pour prendre des décisions politiques et contrôler les budgets de la société. Nous le réalisons tous les jours et cela ne changera que si nous changeons les règles du jeu dans la gestion des sociétés publiques. Par exemple, le SEMAPA n'a pas de budget indépendant propre. Au lieu de cela, il doit être approuvé par la Municipalité, le Ministère des Finances et le Parlement. En conséquence, il n'est pas possible de construire une société publique gérée par les citoyens. L'Assemblée constituante devra se débarrasser de ce labyrinthe légal qui ne permet pas le développement de ce type de société publique directement gérée par les citoyens.

Pourquoi l'eau est-elle devenue l'axe des luttes sociales en Bolivie?
À Cochabamba, à cause de la pénurie d'eau et de l'utilisation cynique que des politiciens ont faite des besoins de base de la population pour obtenir des votes. Deuxièmement, pour la façon détournée dont un «actif» public a été remis aux multinationales et à des sociétés privées qui, par conséquent, sont devenues les maîtres d'un bien essentiel pour la vie. Nous constatons régulièrement que des communautés indigènes et rurales se mobilisent contre la contamination de leurs ressources d'eau. Le fait que l'on ait donné des concessions aux compagnies pétrolières et minières qui ont conduit à des déplacements de communautés et de leurs ressources en eau, a obligé les gens à se mobiliser. Sans eau, personne ne peut vivre et c'est pourquoi personne ne peut s'approprier ce cadeau, qui est le sang de la terre, notre mère à tous, «Pachamama». L'eau a conduit les gens, non seulement en Bolivie, mais partout dans le monde, à réagir. L'eau est la dernière ressource dont les multinationales ont eu très envie pour faire des bénéfices, et nous sommes obligés de la préserver pour les générations futures.

ACME, 20 septembre 2006.

« A Cochabamba, l'après-guerre de l'eau »

Un blog de Libération.fr 25/04/2008

En Avril 2000, une série de manifestations enflamme les rues de Cochabamba en Bolivie. Des barricades quadrillent la ville, le président bolivien déclare l'état d'urgence, un jeune homme tombe sous les balles des forces de l'ordre. L'objet de la révolte ? L'eau. Son prix. Sa propriété. Au terme des protestations, la rue obtient gain de cause : le service d'eau de la ville, privatisé quelques mois plus tôt, repasse dans le domaine public et l'augmentation de tarif est annulée. La légende de la guerre de l'eau de Cochabamba est née. Oscar Olivera en a été l'un des leaders.

A Cochabamba, la troisième ville la plus importante de Bolivie, dès la fin des années 1990, le service d'eau potable n'est assuré que quelques heures par jour. Principale raison : la population a drastiquement augmenté durant les trente dernières années. Pour faire face à cette situation il y aurait bien une solution : la construction du barrage de Misicuni. Installé derrière la montagne qui borde le nord de la ville, il permettrait de l'alimenter au travers d'un tunnel creusé dans la roche. Un projet qui fait l'unanimité au sein de la

population et des dirigeants locaux... mais qui pose un problème de taille : son coût, estimé à 77 millions de dollars. Certaines mauvaises langues le soulignent, ce coût n'est de toute façon pas vraiment un problème pour ceux des dirigeants politiques qui espèrent des dessous-de-tables proportionnels au budget.

Pour assurer les investissements nécessaires, le gouvernement bolivien se lance, sous l'influence libérale intransigeante de la Banque Mondiale, sur le chemin de la privatisation du service d'eau potable. En 1999, au terme d'un appel d'offres bâclé, la concession de l'eau de Cochabamba est attribuée au seul candidat, Aguas de Turani. En position de force, le consortium, mené par l'américain Bechtel, réussit à inscrire dans le contrat un retour sur investissement de 15% par an. Ce n'est pas la première privatisation que connaît la Bolivie, mais, comme Oscar Olivera le souligne, « *pour le peuple, la privatisation d'une compagnie aérienne est invisible. L'eau, c'est autre chose* ».

Le 20 octobre 1999, une loi entérine la décision. Elle s'accompagne d'une clause qui donne à Aguas de Turani la concession de toutes les ressources en eau autour de la ville. Cette idée était évoquée depuis quelques années déjà pour autoriser le pompage dans les nappes phréatiques des environs. Mais pour les villageois cette loi représente une perte de contrôle, et même la menace d'une redevance, sur leurs puits et leurs systèmes d'irrigation. « *Un véritable vol du patrimoine commun* », s'insurge O. Olivera, « *c'est ainsi que la guerre de l'eau a débuté dans les campagnes* ».

Dès novembre 1999, les fédérations agricoles prennent la route et viennent manifester à Cochabamba. Côté ville, une des premières mesures de Aguas de Turani est d'augmenter les tarifs : +35% en moyenne mais certaines personnes des quartiers pauvres, où on vit en moyenne avec moins d'un dollar par jour, voient leur facture doubler ! Une telle hausse est bien trop sévère pour la majorité de la population : des syndicats, des associations décident à leur tour de descendre dans la rue. Le 12 novembre 1999, les principales organisations d'agriculteurs, d'écologistes et les syndicats créent la Coordinadora, « *la coordination pour la défense de l'eau et de la vie* ». La Fédération des Travailleurs Manufacturiers de Cochabamba d'Oscar Olivera est au premier plan de la lutte, il devient l'un des principaux leaders du mouvement.

Les premiers mois de l'an 2000 voient se succéder de nouvelles manifestations mais le président Banzer, ancien dictateur du pays, reste inflexible. La répression policière fait des centaines de blessés. Début avril, la Coordinadora hausse le ton et bloque complètement la ville de Cochabamba. La violence fait cette fois un mort et la révolte menace d'enflammer le pays tout entier. Face à ce tsunami social, Aguas de Turani jette l'éponge et le gouvernement modifie en urgence la loi du 20 octobre 1999. Cette victoire signe le dernier acte de la guerre de l'eau : Aguas de Turani retrouve son nom original (SEMAPA) et est reprise en main par les pouvoirs publics.

Ces événements ont eu des répercussions bien au-delà des frontières de Cochabamba. Selon Oscar Olivera, « *Le peuple a pu réaliser à cette occasion qu'il était possible de changer les choses.* »

L'EAU AU CŒUR DU DÉVELOPPEMENT DURABLE ET DU PROGRAMME DE DÉVELOPPEMENT DES NATIONS UNIES

Objectif 6 : Garantir l'accès de tous à l'eau et à l'assainissement et assurer une gestion durable des ressources en eau

La raréfaction de l'eau affecte plus de 40 % de la population mondiale, une proportion inquiétante qui risque de s'aggraver à mesure que les tempéra- tures augmentent. Bien que 2,1 mil- liards de personnes aient maintenant accès à un système d'assainissement amélioré, depuis 1990, la raréfaction de l'eau potable est un problème majeur qui touche tous les continents. De plus en plus de pays connaissent un stress hydrique. La sécheresse croissante et la désertification aggravent déjà ces ten- dances. D'ici 2050, on prévoit qu'une personne sur quatre sera touché par des pénuries d'eau récurrentes. Faire en sorte d'assurer d'ici 2030 un accès universel et équitable à

l’eau potable, à un coût abordable, implique d’inves- tir dans des infrastructures adéquates, de fournir des installations d’assainis- sement et de promouvoir l’hygiène à tous les niveaux. Protéger et restaurer les écosystèmes liés à l’eau est essentiel pour limiter la raréfaction de l’eau.

En 2015, 4,5 milliards de personnes n’avaient pas accès à une source d’eau sûre. En outre, 2,3 milliards de per- sonnes ne pouvaient même pas bénéficier d’assainissement de base. (Ciné-dossiers)

L'escroquerie du siècle: Bechtel contre les Boliviens

par Elizabeth Peredo, Réseau Voltaire | La Paz (Bolivie) | 10 janvier 2005

Le géant états-unien Bechtel parviendra-t-il à réaliser l'escroquerie du siècle? Après avoir acquis la concession de distribution des eaux dans une région bolivienne, il a conduit l'administration locale à remettre en cause son contrat en augmentant brusquement ses tarifs de 300 %. Puis, il a porté plainte devant la Banque mondiale pour rupture unilatérale et réclame 25 millions de dollars d'indemnités correspondant aux profits qu'il escomptait engranger en 40 ans. Elisabeth Peredo de la Fundación Solón s'insurge contre ce racket du peuple bolivien organisé avec la complicité du gouvernement et de la Banque mondiale. []

Le gouvernement [bolivien] devrait savoir que des citoyens états-uniens, militants des Droits de l'homme, ont eu le courage d'aller manifester devant les portes du CIRDI contre cette agression de Bechtel envers la Bolivie. Ils ont publiquement invité les membres du CIRDI à discuter de la pauvreté dans notre pays afin de les amener à rejeter la demande de Bechtel. Quelle confiance pouvons-nous avoir dans des dirigeants qui ont entaché l'image du pays en donnant la charge contre des manifestants en quête de justice et de souveraineté et qui ne faisaient que pointer les sérieux problèmes apportés par la privatisation de nos services et de nos ressources naturelles?

Ce sont les autorités qu'il faut condamner, celles qui signent des contrats réduisant la population bolivienne et particulièrement la plus pauvre et humble à ne pas accéder à l'eau à moins de la payer au prix fort, avec des tarifs indexés au dollar et des retours sur investissement faramineux pour les multinationales. Alors cette supposée «sécurité juridique», qu'on invoque à tort et à travers, porte atteinte à nos droits et à notre dignité. Ceux qui l'invoquent avec tant d'emphase et manque de discernement offensent notre intelligence.

Au-delà des clauses en petits caractères des contrats, de leurs annexes et des astuces pour tirer le plus grand profit possible de ces circonstances, le fait d'abandonner le droit à l'eau au secteur marchand génère toute une chaîne de violations des droits humains comme le rappelle l'expérience d'une femme de Cochabamba: «un service privatisé affecte notre économie familiale et finit par devenir une sombre affaire entre les mains d'une poignée d'individus». Il semblerait que la Bolivie ait déjà dépensé plus d'un million de dollars de ses fonds publics pour les seuls honoraires d'avocats et divers voyages au CIRDI à Washington, c'est-à-dire plus que n'a dépensé le consortium en Bolivie.

Le gouvernement bolivien a adhéré au Pacte international sur les Droits économiques, sociaux et culturels de l'ONU, lequel suppose que l'eau qui est une condition pour la réalisation d'autres droits humains «doit être considérée comme un bien social et culturel et non comme un bien économique (...) C'est une condition pour la réalisation d'autres droits», selon le Comité des Nations Unies pour les droits économiques et sociaux (résolution du 27 novembre 2002).

Espérons que ce soit ce Pacte de l'ONU, et pas d'autres traités, qui régira la conduite et l'éthique de nos dirigeants quand ils devront répondre aux conflits entre sécurité juridique des multinationales et Droit de l'homme à l'eau et à l'assainissement.

Ce qui s'est passé ensuite

La plainte déposée par Bechtel devant la Banque mondiale pour rupture unilatérale de contrat a finalement été retirée en janvier 2006. Aujourd'hui, la SEMAPA (service public) a remplacé Aguas del Tunari dans la gestion de l'eau à Cochabamba. L'entreprise a étendu le réseau de distribution, mis en place des tarifs accessibles aux populations les plus défavorisées et développé de nombreux projets pour améliorer les infrastructures. Cette évolution est soutenue par la Banque internationale du développement et l'Union européenne, qui débloquent des crédits pour la SEMAPA, mais également par de nombreuses ONG attentives à une situation qui reste toutefois très difficile. Les canalisations sont vieillissantes, les fuites nombreuses (55% de l'eau produite) et l'entreprise, déficitaire, n'a pour capacité d'investissement que celle que lui apportent les institutions étrangères. D'après l'autorité bolivienne de régulation de l'eau, en 2006, la moitié de la ville n'avait toujours pas accès à l'eau du réseau. Les quartiers pauvres du sud de la ville se sont ainsi organisés en comités d'utilisateurs afin de gérer leurs propres systèmes d'approvisionnement. Obligée de faire appel à des camions-citernes ou à des puits individuels, la population est donc tributaire d'un service qui n'est généralement assuré que quelques heures par jour.

L'ESPRIT DE COCHABAMBA

Entre voie insurrectionnelle et démocratisation, entre Seattle (1999 et Porto Alegre (2001), « l’esprit de Cochabamba » est le symbole de tout ce combat pour l’émancipation dans le continent. (Carlos Walter Porto-Gonçalves). (Ciné-dossiers)

VI. REFERENCES

Ouvrages

Colomb, Christophe, La découverte de l'Amérique. Journal de bord 1492-1493, Paris François Maspero collection La Découverte, 1979.

Las Casas, Bartolomé de, Très brève relation de la destruction des Indes, François Maspero collection La Découverte, 1996

Zinn, Howard, (1922-2010) Une Histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours, Marseille, Agone, 2002.
Version pour les adolescents : Une Histoire populaire des USA pour les ados, Edition Diable Vauvert, 2010.

Articles et dossiers

Le discours sur l'Amérique coloniale dans Même la pluie (2010) de Icíar Bollaín, ou l'envers du décor.

Jean-Marie LASSUS Université de Nantes

Ciné-dossier rédigé par Alain Charlier, professeur d'histoire-géographie, membre du groupe pédagogique du Festival du film d'histoire. https://www.cine-dossiers.fr/wp-content/uploads/2022/10/CD2019_Même-la-pluie.pdf

Dossier de presse : https://medias.unifrance.org/medias/128/186/47744/presse/meme-la-pluie-dossier-de-presse-francais.pdf

Dossier des Grignoux ; https://www.grignoux.be/dossiers/288/Meme_la_pluie

Le site du festival du film d'Histoire de Pessac :https://www.cinema-histoire-pessac.com/festival/films/meme-la-pluie

(Les articles sur les thèmes du film sont directement référencés)

Pour la page web de la formation FILMAR 2024 : https://edu.ge.ch/site/plancinema/festival-filmar-offre-2024/

Pour la page web des ressources sur le film « Tambien la lluvia » (avec d'autres références, notamment pour des articles et des cartes, et d'autres fiches pour le travail en classe sur le livre d'Howard Zinn) : *https://edu.ge.ch/site/plancinema/filmar-2015/espagnol/*

POUR ALLER PLUS LOIN (QUELQUES EXEMPLES)

Ouvrages

GALEANO, Eduardo, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, 1971, Librairie Plon, 1981 pour la traduction française
Pour aborder, par exemple : Potosi (célèbres mines d'argent de Bolivie): « Ruines de Potosi: le cycle de l'argent » et « On verse sang et pleurs, et pourtant le pape avait reconnu que les indiens avaient une âme" (pp. 48-63)

Podcasts

Les grandes découvertes (T'as qui en Histoire ?)
https://podcast.ausha.co/t-as-qui-en-histoire/14-les-grandes-decouve

Différents formats à choix pour aborder la controverse de Valladolid (+ bilan de la catastrophe, violence de la conquète, commerce triangulaire)

France inter: https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/sur-les-routes-de-la-musique/sur-les-routes-de-la-musique-du-vendredi-29-juillet-2022-3689800 (4')

T'as qui en Histoire? : https://podcast.ausha.co/t-as-qui-en-histoire/38-la-controverse-de-valladol (13')

Histoire vivante:
Episode 2: https://www.rts.ch/audio-podcast/2017/audio/la-controverse-de-valladolid-2-5-25504678.html
(30' - Possible de débuter à 3'45")
(Episode 1: https://www.rts.ch/audio-podcast/2017/audio/la-controverse-de-valladolid-1-5-25519997.html)

France Inter (avec une réflexion sur l'impérialisme, justifier la conquête)
https://blog-histoire.fr/2000-ans-histoire/4555-la-controverse-de-valladolid-2.html

Des films

La controverse de Valladolid :
https://edu.ge.ch/site/plancinema/films-documentaires-en-ligne/de-colonisation-a-mondialisation/la-controverse-de-valladolid/

La fin de la pauvreté?
https://edu.ge.ch/site/plancinema/2021/03/09/fin-de-pauvrete/

Des films courts d'animation



Amerigo et le nouveau monde (13:47) Permalien:
https://laplattform.ch/node/26639

Laurent Crouzeix & Luis Briceno - 2019

L'Amérique n'a pas vraiment été découverte en 1492. C'est pourtant à cette époque qu'on commença à utiliser le nom d'un certain Amerigo pour désigner cette partie du monde. Reste à savoir comment on lui donna ce nom. Les fake news ne datent pas d'hier.

Abuela Grillo / Mamie Grillon
Permalien: https://laplattform.ch/node/8775

Denis Chapon, Bolivie-Danemark, 2009, fiction, 13 min, sans paroles, chants en ayoreo, dès 6 ans
Mamie Grillon a un pouvoir magique. Aussitôt qu'elle chante, la pluie tombe. Ce don exceptionnel va pourtant se transformer en cauchemar... Une manière poétique pour se familiariser avec la problématique de la privatisation et de la guerre de l'eau en Bolivie. Fruit d'une initiative interculturelle hébergée par un prestigieux atelier d'animation au Danemark, ce travail original est inspiré d'un mythe ayoreo, peuple amérindien nomade, et porte la magnifique voix de la célèbre chanteuse bolivienne Luzmilla Carpio.





Des films sur la représentation des Amérindiens au cinéma

Hollywood et les Indiens, par Neil Diamond
https://edu.ge.ch/site/plancinema/films-documentaires-en-ligne/histoire-et-medias/hollywood-et-les-indiens/

Un exemple de cinéma missionnaire des années 50' : *Amanacer en la selva*
https://edu.ge.ch/site/plancinema/filmar-2015/films-en-ligne/stereotypes/